

—Et donc ! est-ce qu'un soldat doit pleurer ? répondit Servian en retenant un sourire. Allons, essuie les yeux ; je te promets de ne rien dire qui puisse compromettre ta réputation.

—C'est que, voyez-vous bien, mon oncle, reprit le héros en herbe, un peu calmé par l'assurance qu'il venait de recevoir, si Mme Caussade savait que j'ai eu peur, elle se moquerait de moi du matin au soir, et j'aimerais autant recevoir une balle dans la cervelle.

Le sourire qui errait sur les lèvres de Servian disparut soudain.

—Tu tiens donc beaucoup à l'opinion de Mme Caussade ? dit-il à son neveu en le regardant fixement.

—A moins d'être sans âme, comment n'y pas tenir ? répondit le jeune homme avec une sorte d'exaltation ; elle est si belle, si spirituelle, si moqueuse ! si charmante quand elle vous sourit, si redoutable quand elle vous punit ; elle a de si grands yeux noirs, des dents si blanches, un air si vif et si noble à la fois, une taille si séduisante, tant de grâce dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce qu'elle fait ! tant...

—Madame Caussade est une femme charmante, je sais cela depuis longtemps, interrompit Servian d'un ton sérieux ; ainsi donc, trêve d'enthousiasme. Il nous faut gagner la maison, car je ne crois pas que tu aies, non plus que moi, le dessein de prendre pour lit la fosse du Cosaque. En marchant, tu vas me raconter à quel propos je te rencontre au milieu de la nuit et en lieu pareil, dans ce burlesque équipage, qui a dû faire mourir de peur toutes les chouettes du parc.

—Vous savez que chez le colonel on veille assez tard, répondit Félix en se mettant à marcher à côté de son oncle ; — tantôt on joue au wisth, tantôt on fait de la musique. Ce soir on parlait de revenans. Le colonel racontait une aventure qui lui est arrivée dans un cimetière, en Allemagne. M. Tonayrion — un grand fat que je déteste à cause de ses airs insolens, le beau M. Tonayrion s'attribuait également un rôle dans deux ou trois scènes du même genre, plus incroyables les unes que les autres. Moi seul, qui n'ai pas l'imagination si prompt à inventer des fables, je n'avais rien à raconter, mais comme il ne me convenait pas de paraître ébloui des prouesses fantastiques de M. Tonayrion, j'ai pris la liberté de tourner en ridicule tout ce prétendu merveilleux, bon seulement pour effrayer les petits enfans. Là-dessus on m'a défié de soutenir par des actes l'incrédulité absolue que je manifestais. Mme Caussade me regardait avec son malicieux sourire. Elle avait l'air de douter de ma fermeté ; je voyais qu'elle avait envie de la mettre à l'épreuve. Vous pensez bien, mon oncle, que, dans cet état de choses, eussé-je dû affronter une batterie chargée à mitraille, il m'était impossible de ne pas accepter le défi.

—Quel défi ? demanda Servian avec un peu d'impatience.

—Voici ce que c'est. Je devais, dans le costume que vous voyez...

—Cette effroyable robe rouge ? Où as-tu déterré un pareil épouvantail ?

—C'est une magnifique robe de chambre, façon moyen âge, que j'ai fait faire à Paris il n'y a pas un mois, répondit Félix un peu piqué de la manière irrévérencieuse dont on traitait son vêtement favori ; il a donc été convenu que revêtu de

cette robe qui lorsqu'on en relève le capuchon a une physionomie réellement formidable, le visage couvert de blanc, une lanterne d'une main et de l'autre un miroir où je devais me regarder constamment, je traverserais le parc, qui d'ici à la maison a au moins un demi quart de lieue de longueur, et viendrais chanter un verset du *Requiem* sur la fosse du Cosaque. Pour prouver que j'ai accompli l'épreuve jusqu'au bout, je dois rapporter un morceau de l'écorce du platane planté à cette place. Il n'y a pas dans tout le parc un seul autre arbre de cette espèce ; aussi la preuve a-t-elle été jugée décisive.

—Et c'est madame Caussade qui a réglé les arrangements de cette aimable plaisanterie ! demanda Servian d'un ton où perçait un vif mécontentement.

—Madame Caussade, le colonel, monsieur Tonayrion, tout le monde a donné son avis pour rendre mon personnage le plus effrayant possible. Voulant faire la chose de bonne grâce, non seulement j'ai consenti à tout, mais même j'y ai mis du mien ; c'est moi qui ai eu l'idée de me barbouiller de blanc le visage. Bref ma toilette achevée, je me suis mis en route. D'abord tout est bien allé. J'entendais derrière moi la grosse voix du colonel, le rire moqueur de madame Caussade, et moi-même, en voyant dans ce maudit miroir ma figure enfarinée comme celle de Debureau, j'avais peine à garder mon sérieux, plus d'une fois j'ai été sur le point d'éclater. A mesure que je marchais, les plaisanteries qu'on m'adressait depuis le salon m'arrivaient d'une manière moins distincte. Peu à peu je n'ai plus rien entendu, et je me suis trouvé seul, au milieu d'une nuit profonde et d'un silence solennel. Vainement je prêtai l'oreille dans l'attente de quelque bruit : pas un souffle d'air, pas un chant d'oiseau, pas une feuille sèche ; le parc entier était muet comme la tombe.

Malgré moi, la tristesse de ce repos absolu et l'épaisseur des ténèbres dont je me voyais enveloppé m'ont fait alors éprouver une inquiétude indéfinissable. Honteux de cette émotion naissante, j'ai voulu m'en moquer, et de nouveau je me suis mis à rire au nez de ma figure, que je n'avais pas cessé un seul instant de regarder de la manière la plus consciencieuse. Mais probablement m'a gâté n'était pas très franche, car cet infernal miroir m'a renvoyé, au lieu de sourire, une effrayante grimace. Alors, que vous dirai-je ? une sorte de vertige s'est emparé de mon imagination ; toutes les histoires de revenant que j'ai lues dans mon enfance se sont présentées à mon esprit. Je me suis rappelé les endroits les plus terribles des romans de Mme Radcliffe.

Les apparitions surnaturelles dont je venais d'entendre le récit ont perdu leur invraisemblance. Ma tête s'est montée de plus en plus. J'ai fini par oublier qu'il s'agissait d'un pari, d'une épreuve, d'une plaisanterie en un mot, et il m'a semblé que j'étais le jouet d'une de ces visions dont on m'avait attesté la possibilité. L'horrible visage, dont par un charme diabolique je ne pouvais plus détourner ma vue, me dévorait des yeux et prenait à chaque instant une expression plus terrible. Sans doute, l'émotion que je ne pouvais vaincre altérait ma physionomie qui, en se reflétant dans le miroir, devenait pour moi-même quelque chose d'inconnu, de surhumain, d'épouvantable. A moitié fou, j'ai pourtant continué mon chemin, poussé par je ne sais quelle puissance étrangère à ma volonté. Je ne pensais plus, je n'agissais plus, le spectre